



Calle 54

de Fernando Trueba

Fiche technique

Espagne/France - 2000 -
1h45 -Couleur

Réalisateur :
Fernando Trueba

Image :
Jose Luis Lopez-Linares

Son :
Pierre Gamet
Martin Gamet

Montage :
Carmen Frias

Production musicale :

Julio Marti
avec :
Paquito D'Rivera
Eliane Elias
Chano Dominguez
Jerry Gonzalez
Michel Camilo
Gato Barbieri
Tito Puente
Chucho Valdès
Chico O'Farrill
Cachao
Puntilla
Bebo Valdés



Résumé

A l'inverse du collectionneur qui s'approprie égoïstement la musique pour mieux la posséder, Fernando Trueba écrit, avec ce long métrage, une ode généreuse à sa passion pour le jazz latino. Une passion ancienne, libre des contraintes de la mode, qui conditionne le quotidien du réalisateur espagnol depuis 20 ans ; une passion offerte en partage à tous ceux qui souhaitent comprendre, derrière des sonorités plus ou moins familières, l'âme d'une musique, d'une culture, d'une tradition.

À l'écart de toute tentation documentaire, Trueba évite le didactisme en optant pour une démarche parfaitement subjective. Sa méthode est simple. À travers une mosaïque de douze créations musicales filmées, Trueba mélange les couleurs, les rythmes et les styles, comme pour mieux brouiller les cartes tout en mettant en

relief les traits qui lient dans une même logique des artistes originaires de Cuba, de Porto Rico ou d'Andalousie comme d'Amérique du Sud.

Dans le décor volontairement dépouillé et neutre du studio, ces séquences finissent par proposer une véritable fiction, incroyablement propice à l'imaginaire, laissant à chacun la liberté d'entrer dans la musique comme on entre dans un récit poétique. Les six caméras, aussi mobiles que les rythmes, laissent alors chaque instrument dire sa part de dialogue. En privilégiant la gestuelle, en soulignant chaque instant dramatique, cette construction narrative, virtuose et évidente, restitue la plénitude de l'orchestre en aboutissant à la rencontre finale de toutes les couleurs sonores.

Mais avant de laisser chacun de ces acteurs-musiciens écrire son histoire à la

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

chaleur de ses notes, Trueba prend le temps de revendiquer un peu plus encore sa subjectivité en racontant, avec sa voix et ses images, l'univers de ses protagonistes : le regard hiératique de la pianiste Eliane Elias ; la fracture de l'émigration, symbolisée par les frères González, entre San Juan et le Bronx ; la pensée, onirique et fragile, de Gato Barbieri ; la fresque murale commentée par Tito Puente, rassemblant dans un même orchestre imaginaire les héros du jazz latino ; le rendez-vous hebdomadaire de Chico O'Farrill au Birdland de New York ; l'échange de regards, pudiques et bouleversants, entre le Cubain Chucho Valdés et son père Bebo, exilé à Stockholm...

La musique comme une pierre précieuse, son univers comme écrin... Par la manière impressionniste dont il jongle avec la multiplicité des lieux, des générations, des styles aussi, Trueba redonne au jazz latino toute la force qui contribue depuis 50 ans à faire son universalité. Une universalité paradoxale, ambiguë, pour une musique familière mais généralement méconnue, et dont on ne pourra plus dire, après avoir vu ce film, qu'on ne la comprend pas.

Sebastian Danchin
Dossier distributeur

Critique

Célébré en Espagne et dans de nombreux festivals, reconnu aux États-Unis, Fernando Trueba n'a jamais obtenu de succès public en France pour ses films de fiction. **Calle 54**, son premier documentaire musical de long métrage, qui exprime sa forte passion pour le latin jazz (auquel il consacra dans le passé un dictionnaire *Diccionario del jazz latino*), bénéficie d'une meilleure sortie, dans le sillage évident du succès accordé à **Buena Vista Social Club**. Les visées et le champ d'exploration des deux films sont cependant totalement différents.

Fernando Trueba explore le latin jazz issu de l'interpénétration du jazz américain et des musiques latines, essentiellement cubaines, portoricaines et brésiliennes. S'il s'est rendu à New York, Stockholm, La Havane, Cadix, San Juan, lieux de résidence d'un certain nombre de musiciens, Trueba a en grande partie tourné son film en studio, à New York, où il a réuni l'ensemble des musiciens, et auxquels son directeur de la photo a attribué des lumières et des fonds colorés spécifiques en fonction des personnalités ou du caractère des musiques. Seul Chico O'Farrill, le plus ancien de tous - il est, avec Mario Bauza aujourd'hui disparu, un des fondateurs du latin jazz -, est filmé en noir et blanc. Et Orlando «Puntilla» Rios, Carlos «Patato» Valdés, qui lors d'une rumba expriment sans doute le mieux les racines africaines, sont filmés dans le studio, à l'état brut, sans la stylisation accordée aux autres musiciens. Il y a des surprises (l'énergie d'Eliane Elias, qui lui a souvent fait défaut, fera mentir aujourd'hui ceux qui l'accuseraient d'un jeu trop féminin ; le mariage qu'opère Chano Dominguez entre flamenco et jazz), des déceptions (Gato Barbieri, vieilli, nostalgique d'une époque révolue ; Tito Puente, proche de sa mort, qui déjà ne joue plus, laissant à ses remarquables musiciens le soin d'enlever le morceau), des moments d'émotion (les retrouvailles musicales du père et du fils, Chucho et Bebo Valdés ; ou amicales, quand Bebo joue avec Israel Lopez «Cachao»), des éclats presque hystériques (époustouffants, Michel Camillo, derrière son piano, face à la batterie de Horacio «Negro» Hernandez). De toute façon, on éprouve un réel plaisir à écouter/voir les subtilités musicales de Paquito D'Rivera, les arrangements incroyablement modernes de Chico O'Farrill, la richesse pianistique de Chucho Valdés, la tension brisée de Jerry Gonzalez, ou la presque totalité des musiciens réunis ici. Filmées avec passion par un réalisateur qui n'a jamais

oublié de mettre en scène les moments musicaux, et dont le découpage à la précision d'un *storyboard*, montées remarquablement, toutes ces facettes du latin jazz procurent au spectateur un grand plaisir, et lui transmettent l'idée d'un jazz chaleureux, énergique, violent parfois, actuel, qui ne recule devant aucune audace, et qui a parfaitement réussi le métissage des cultures.

Hubert Niogret
Positif n°478 - Décembre 2000

Calle 54 est une comédie musicale sans comédiens ni danseurs. Les seules stars sont les musiciens, de grands noms du latino-jazz. Après une brève présentation biographique, tournée en vidéo sur leur lieu de vie respectif (Espagne, Cuba, États-Unis), chacun interprète, à tour de rôle, un morceau sur un plateau de studio monochrome, changeant de couleur à chaque nouvel invité. Les numéros s'enchaînent, tantôt festifs, tantôt graves, sans que la mise en scène de Fernando Trueba n'arrive à leur constituer des univers spécifiques. Tous sont coulés dans le même moule mouvant (plan d'ensemble valorisant la relation des musiciens entre eux, plans de détail soulignant l'agilité des mains de l'artiste). Seule se dégage la photogénie de certains, leur capacité personnelle à occuper une scène. Tito Puente est un *showman* hors pair, un Joe Pesci du Spamish Harlem, et Jerry Gonzalez, apparaissant sur fond rouge, est beau comme le diable en chapeau feutre. (...)

Patrice Blouin
Cahiers du Cinéma n°552 - Déc. 2000

Habituellement, un film s'accompagne d'une bande-son. Dans **Calle 54**, la bande-son est le sujet du film. Fernando Trueba a ainsi voulu rendre hommage au latin jazz, sa musique préférée, et aux musiciens qui la jouent. Le réalisateur

espagnol, oscarisé en 1993 pour l'inconsistant **Belle Epoque** (qui avait révélé Penelope Cruz), a réuni dans les studios new-yorkais de Sony, situés sur la 54^{ème} Rue (d'où le titre), une brochette de vedettes du genre, chacune jouant avec ses musiciens habituels un titre emblématique de son répertoire. Après une brève introduction plutôt pompeuse, c'est parti pour entre cinq et dix minutes de jazz dans un décor neutre, avec des éclairages travaillés et des mouvements de caméra pas très imaginatifs.

L'appréciation dépend dès lors du goût de chacun, de son degré d'intérêt et de connaissance du genre en question. On peut étouffer un bâillement à l'écoute de la pianiste brésilienne Eliane Elias ; l'Argentin Gato Barbieri, avare de ses apparitions, ressert son sirupeux *Bolivia* ; l'émotion de voir Tito Puente filmé quelques semaines avant sa mort dépasse l'intérêt de sa prestation ; la somptueuse *Afro-Cuban Jazz Suite*, dirigée par son auteur, le Cubain Chico O'Farrill, semble bien sage ; Michel Camilo, pianiste dominicain, est un cabot hystérique.

Les meilleurs moments sont à porter au crédit de Paquito D'Rivera et du pianiste andalou Chano Dominguez. Et surtout du Cubain Bebo Valdés, 82 ans, l'un des fondateurs méconnus du latin jazz. Son duo avec le contrebassiste Cachao met aux prises deux dinosaures qui se jouent avec malice. Dans la scène finale, le même Bebo, installé depuis 1963 en Suède, retrouve son fils Chucho Valdés, qui, resté à Cuba, s'est imposé comme l'un des pianistes les plus brillants de la planète jazz. Il passe dans leur version improvisée de la *Comparsa* d'Ernesto Lecuona une émotion, une tendresse ravageuses. (...)

F.-X. Gomez
Libération - 13 Décembre 2000

Le réalisateur espagnol Fernando Trueba (**Belle Epoque**, **Two Much**) commence par avouer en voix off une passion récente pour le jazz latino. Passion assez fervente toutefois pour l'avoir lancé sur les traces des maîtres encore vivants de ce genre, très chaud dans les années 70, et auquel l'engouement actuel pour tout rythme afrocubain, même dilué dans la variété, peut bien ménager une place.

Voici donc, vieillissants mais en majesté, les Gato Barbieri, Tito Puente, Jerry Gonzalez et autres Paquito D'Rivera. Il ne s'agit pas ici d'une réunion «familiale» teintée de couleur locale à la **Buena Vista Social Club**, mais d'une simple suite de morceaux filmés en studio, entrecoupés de brefs inserts biographiques, où tel musicien apparaît dans les rues de New York, tel autre à La Havane ou sur une plage suédoise. A cela près, Trueba s'est délesté de tout devoir documentaire, laissant la musique seule accoucher d'une hypothétique «fiction».(...)

François Gorin
Télérama - 13 Décembre 2000

(...) Fernando Trueba, dont le film le plus connu en France est **Belle Epoque**, s'est fixé un cadre très strict de narration : il filme douze morceaux de musique, joués par des musiciens de latin jazz. L'idée que se fait le cinéaste de ce genre musical est assez large pour inclure aussi bien le pianiste espagnol Chano Dominguez que le saxophoniste argentin Gato Barbieri. Mais le cœur du film bat au sud de la Floride, avec la musique des Cubains Paquito D'Rivera (saxophone) ou Cachao (contrebasse), du Dominicain Michel Camilo (piano) ou des enfants de la diaspora nés aux Etats-Unis Tito Puente (percussions) ou Jerry Gonzalez (trompette). Pour chaque titre Trueba a réalisé une courte séquence documentaire, en vidéo numérique, le temps de laisser parler un peu les musi-

ciens.

Vient ensuite la vraie matière de **Calle 54** : l'exécution intégrale d'un morceau, filmée cette fois en studio, par plusieurs caméras. Chaque fois, la couleur dominante change : Paquito D'Rivera joue sur un fond bouton d'or, pendant que Michel Camilo a droit à un bleu nuit qui sied parfaitement à sa virtuosité élégante, un peu mondaine.

L'intérêt du versant informatif du film varie selon les sujets. Restent quelques moments marquants, comme cette réflexion saisissante de Paquito D'Rivera, issu, comme plusieurs des musiciens retenus par Trueba, d'une dynastie musicale cubaine : «*Le plus beau cadeau que m'ait jamais fait mon père, ce n'est pas mon premier saxophone, c'est ma mère*». Ou les retrouvailles entre Chucho Valdés, le quinquagénaire toujours basé à Cuba, et son père Bebo, également pianiste, en exil depuis 1960. Mais plus encore que le dialogue un peu emprunté entre les deux hommes, c'est leur duo sur un thème du grand compositeur cubain Ernesto Lecuona (1895-1963), qui se grave dans la mémoire, une mélodie sinueuse et triste, filmée sur un fond - naturellement - havane.

Le plus cinégénique de tous reste le vieux Chico O'Farrill, chef d'orchestre à New York depuis un demi-siècle, dont le big band est filmé en noir et blanc, derrière de jolis pupitres, comme dans une comédie musicale des années 40, avec des travellings le long de la section de cuivres.

A rebours de Wim Wenders, parti à la découverte d'un monde inconnu, Trueba s'est offert le plaisir de filmer des musiciens qu'il adulait, et que, pour certains, il connaissait déjà. On sera forcément en désaccord avec certains de ses choix. Mais il reste l'essentiel : le talent des musiciens et le regard amoureux que Fernando Trueba leur porte, qui fait de son *aficion* un sentiment hautement contagieux.

T. S.
Le Monde - 13 Décembre 2000

Propos du réalisateur

Je crois que la seule raison pour laquelle je fais des films c'est que je ne sais ni écrire ni peindre ni même faire de la musique. Et pourtant, quand je fais des films, j'ai la sensation de faire un peu de tout cela en même temps.

La musique m'a procuré tant de moments de plaisir, elle m'a tellement aidé... La musique nourrit notre existence, la rend pleine et féconde. Elle peut presque tout communiquer : la mélancolie, l'exaltation, la joie, la tristesse... De tous les arts, elle est le plus abstrait. Elle touche notre cœur avec des armes secrètes mais irrésistibles. Pourquoi cette note nous émeut-elle alors que celle-là nous repousse ? C'est quelque chose de très difficile à expliquer. C'est une question d'alchimie. C'est sans doute pour cette raison que la musique résiste à l'analyse plus que tout autre art, même si elle n'échappe pas complètement.

Nous qui faisons des films, nous cherchons toujours à faire naître des sensations, à communiquer des états de l'âme. Nous sommes des chasseurs de sentiments comme le sont les auteurs littéraires et de fiction. L'ironie est que, lorsque parfois nous y parvenons, cela vient presque toujours de choses qui en partie nous échappent, mais qui participent à la magie du cinéma.

Cette recherche constante de l'émotion, c'est l'essence propre du jazz. La seule des musiques totalement ouverte à l'improvisation. C'est une musique où à la fois ceux qui la font et ceux qui l'écoutent, attendent "que le miracle arrive", comme dans la chanson de Léonard Cohen. L'enjeu de ce film pour moi, mais aussi la raison de cette aventure et de mon enthousiasme, c'était justement d'être là, avec mes caméras, à attendre ce moment. Et de me situer en tant que réalisateur sur un territoire parallèle à celui de la musique que je filmais, ouvert et prêt à en saisir toutes les grâces.

Depuis ces dernières années, le jazz fait

peur à beaucoup de gens ; on pense que c'est une musique cérébrale, une musique pour "musiciens".

Pourtant, à l'origine, le jazz était une musique populaire pour danser. Je crois que ce que les latinos ont vraiment apporté au jazz, c'est de lui redonner la vie, la joie, l'énergie qu'il n'aurait jamais dû perdre ; en plus de l'avoir enrichi d'une infinité de rythmes issus des musiques latines, des plus simples aux plus sophistiqués.

"Le latino" est depuis quelques années devenu très à la mode, mais le plus souvent pour de mauvaises raisons. Pourtant, à travers le jazz, je crois qu'il a trouvé son expression la plus noble, la plus exaltante, la plus élaborée, la plus exubérante. Cette musique m'a donné du bonheur et m'a aidé à vivre comme aucune autre. **Calle 54**, c'est ma manière à moi de payer mon tribut : j'ai toujours pensé que la fonction principale de l'art, c'est d'aider les gens à vivre, j'ai essayé avec ce film de transmettre la joie qu'il y a dans cette musique et de partager ma passion pour elle.

Calle 54 est un film musical sur la musique, sur comment elle se crée, comment elle surgit. Le scénario, ce sont les morceaux musicaux qui sont interprétés et que j'ai choisis. Le casting, ce sont les musiciens. Pour moi, ce n'est pas un documentaire, c'est une fiction, une fiction autrement... Dans ce sens, **Calle 54** est un de mes films les plus personnels même si mon rôle ici est avant tout celui d'un intermédiaire, d'un médium. Mais est-ce parfois autre chose un réalisateur de cinéma ?

Dans mon monde à moi, une des règles fondamentales de l'amitié, c'est le partage. Un ami, c'est celui qui te fait découvrir des livres, des films, des musiques ou d'autres amis...

La finalité de **Calle 54** n'est rien d'autre que de convier tous ceux qui le désirent à un "festin" musical. Je n'ai pas voulu expliquer car je crois que la musique se suffit à elle-même. Dans mes choix, j'ai été rigoureusement subjectif. Certains se demanderont pourquoi pas celui-ci à la place de tel autre, ou en raison de

quels critères commerciaux, musicaux, historiques... Je me suis contenté de suivre une de mes rares règles dans la vie, celle de filmer ce que j'aime.

Dossier distributeur

Le réalisateur

Fernando Trueba est né le 18 janvier 1955, à Madrid. De 1974 à 1979, il est critique de cinéma au journal *El País* et pour l'hebdomadaire *Guía Del Ocio*. En 1980, il crée le magazine de cinéma *Casablanca* qu'il dirige pendant deux ans. Il est l'auteur d'un dictionnaire de cinéma *Diccionario Del Cine*, (Planeta, 1997) et l'éditeur d'un *Diccionario Del Jazz Latino* (SGAE).

Dossier distributeur

Filmographie

Courts métrages

Óscar y Carlos	1974
Úrculo	1977
En legítima defensa	1978
Homenage a Trois, el León enamorado	1979
Óscar y Carlos 82	1982

Longs métrages

Ópera prima	1980
Mientras el cuerpo aguante	1982
Sal gorda	1983
Se infiel y no mires con quien	1984
El año de las luces	1986
El sueño del mono loco	1989
Belle époque	1992
Two much	1995
La niña de tus ojos	1998
Calle 54	2000

Documents disponibles au France

Positif n°477 - Novembre 2000
 Télérama - 13 Décembre 2000
 Le Monde - 13 Décembre 2000
 Libération - 13 Décembre 2000
 Dossier distributeur